

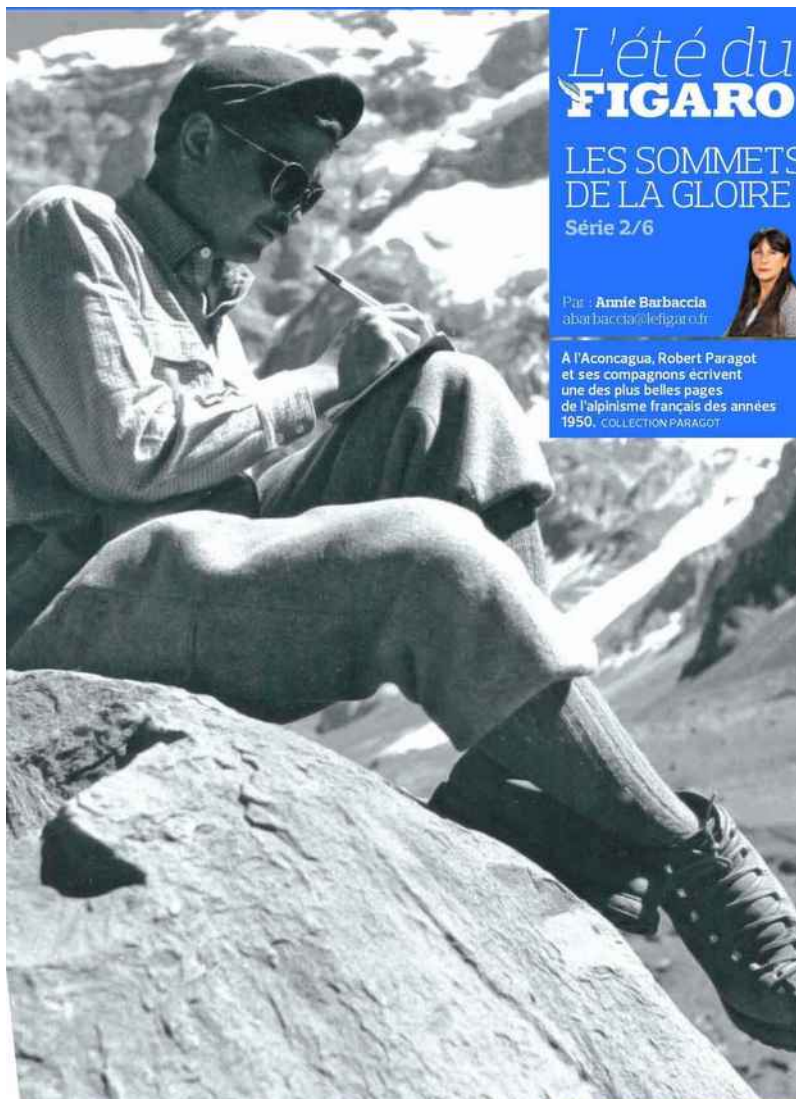


MONTAGNE

1954

Robert Paragot et la face sud de l'Aconcagua

À l'occasion des 150 ans de l'âge d'or de l'alpinisme, retour sur quelques ascensions qui ont marqué l'histoire de la discipline, commentées par leur auteur.



En 1953, Robert Paragot a 26 ans. Il est réparateur de machines à écrire à la Sécurité sociale en semaine et as de la grimpe le week-end sur les blocs de Fontainebleau. C'est un « bleausard », l'un de ces Parisiens surdoués en escalade qui écumant le massif du Mont-Blanc pendant leurs congés payés. À Chamonix, ils dorment sous les tentes de récupération de l'armée américaine du camping du COB, le Club olympique de Billancourt, « subventionné par la régie Renault mais ceux qui y travaillaient pouvaient inviter des copains ». Tous ces jeunes alpinistes rêvent de s'illustrer sur les plus hautes montagnes du monde. Dans l'euphorie de l'après-guerre, des géants ont succombé, l'Annapurna en 1950 puis l'Everest, tout récemment, au printemps 1953.

À l'époque, le sponsoring n'existe pas. Pour tenter une ascension au long cours, il faut être sélectionné pour une expédition officielle. Ou rentier. À moins de bénéficier d'un bon plan... René Ferlet, le secrétaire du Club alpin, en a un. En 1952, il a mené une expédition victorieuse dans les Andes, au Fitz Roy, 3405 m, dont Lionel Terray et Guido Magnone ont atteint le sommet. Depuis cette première, l'alpinisme français a la cote en Argentine et le président Juan Peron est partant pour financer un nouveau défi tricolore. Ce sera la face sud de l'Aconcagua, un monstre de 7000 m - altitude cotée alors à 7035 m mais révisée depuis à 6962 m. Surnommé « le colosse de l'Amérique », c'est la plus haute cime du continent. Déjà déflorée, certes, par le Suisse Matthias Zurbriggen, monté en 1897 par la face nord.

Or, sous l'équateur, la nature inverse sa partition. Les faces sud y sont donc les plus coriaces. Et celle de l'Aconcagua est vierge. Sacré morceau que cette muraille de 3000 m de hauteur, « plus du double de la face nord des Grandes Jorasses et, aujourd'hui encore, un objectif de grande valeur », souligne Robert Paragot. Aussi n'a-t-il pas hésité quand René Ferlet lui a demandé s'il pouvait « se libérer » pour tenter l'aventure. Ses copains bleausards non plus : Lucien Bérardini - avec qui il formera bientôt une cordée d'anthologie (1) -, Edmond Denis, Pierre Lesueur, Guy Poulet et Adrien Dagory.

Juste un « petit détail » à régler avant de passer par la case départ : chaque membre de cette fine équipe doit donner 100 000 francs (anciens). « Une fortune, nous étions tous fauchés, pensez donc, je ga-

gnais 18 000 francs par mois ! Mais j'ai eu de la chance, car le comité d'entreprise de la Sécu accordait jusqu'à 50 000 francs de prêt pour la réalisation d'un projet sportif de haut niveau. J'ai demandé deux prêts et ça a marché. » Le jour du départ est arrivé. Gare d'Austerlitz le 18 décembre 1953. Train pour Bordeaux puis bateau jusqu'à Buenos Aires, trois semaines de traversée, avec tempête et mal de mer. « Il y avait des lignes aériennes, bien sûr, en Constellation, mais ça coûtait trop cher. Nous n'avions d'ailleurs acheté qu'un aller simple, au cas où la montagne se montrerait méchante... Ou si l'on rencontrait une jeune fille là-bas... » (Rire.)

Ils sont tous revenus. Mais, excepté Robert Paragot et René Ferlet, bloqué au camp de base par une sciatique, la montagne ne les a pas épargnés, gelant méchamment mains et pieds dont nombre de phalanges et orteils devront être amputés. « Notre équipement était tellement rudimentaire... Sûr qu'avec de meilleurs gants et de bonnes chaussures, ce ne serait pas arrivé. Nous avons essuyé les plâtres. Jamais encore, une telle paroi n'avait été gravie en style alpin. Autrement dit sans assistance pour monter le matériel d'un camp à l'autre. Et elle a duré longtemps, cette ascension... »

Des pentes redoutables

Tout avait bien commencé : l'accueil de la presse argentine au port de Buenos Aires - « On a cru que c'était pour une personnalité ! » ; la découverte de la ville - « À nous l'Amérique, on n'était jamais sortis de France » ; la réception au palais présidentiel, costume de rigueur - « J'avais ressorti celui de mes 17 ans, il était un peu juste... » ; l'avion mis à leur disposition par Peron pour rallier Mendoza, la capitale de la cordillère, 1000 km à l'ouest de Buenos Aires, au pied de l'Aconcagua ; le transfert en camion militaire jusqu'à Punta del Inca, dernier village avant le camp de base, à 4000 m d'altitude, enfin la marche d'approche, à pied et à dos de mule.

Fin janvier 1954, déjà. Ne pas traîner. Car, après l'été austral, le mauvais temps viendra. Pour l'heure, ciel et moral sont au beau fixe. Malgré les innombrables allers-retours pour acheminer, le plus haut possible à chaque fois, les lourdes charges de matériel. Pour défricher les pentes redoutables balayées par des déluges de pierres et des avalanches ; équiper des tronçons du parcours en cordes fixes, batardeau avec une roche aux prises instables... Ils montent, redescendent, remontent sans relâche, grignotant mètre après mètre la face indigeste. Camp I à 4500 m, assaut des Grandes Tours, des cheminées verticales, surplombantes, frangées de gigantesques stalactites. Ça passe, à grand renfort de pitons et d'étriers. Cris de joie, et ce soir, au camp de base, c'est la fête.

Tempête de neige le lendemain. Six jours à ronger son frein jusqu'à ce que le ciel se dégage, que les avalanches aient purgé les pentes. Le 16 février,

enfin, ils repartent. Brasant la neige où l'on s'enfonçait parfois jusqu'à mi-corps, slalomant entre les menaçantes « pénitentes », ces langues de glace typiques des Andes, sculptées par le vent sur les glaciers. Camp II à 5200 m, juste la place pour une seule tente à deux couchages où ils s'entassent à trois. Les autres, dont Robert Paragot, dormiront à la belle étoile, loin d'imaginer qu'ils y passeront encore quatre nuits. Il fait froid, pas facile de faire fondre la neige sur les vieux réchauds à alcool pour préparer une gamelle de soupe. Mais jusque-là, ça va.

Le réveil sera pénible, doigts gourds et préparation fastidieuse. Camp III, puis camp IV, en équilibre instable au-dessus d'une crevasse, le vent souffle de plus en plus fort, ils sont frigorifiés, pieds et mains commencent à geler. La soif tenaille les grimpeurs, elle ne les lâchera plus. Robert Paragot sera hanté par le robinet qui goutte dans la cuisine de ses parents. Au matin du cinquième bivouac, le 25 février 1954, le soleil brille sur l'enfer. Ils en sortiront 500 mètres et des heures plus tard. Mais ce sommet, ils ne

feront qu'y passer, sans s'arrêter pour, vite, redescendre de l'autre côté, sauvés. Seuls Robert Paragot et Adrien Dagory y marqueront un temps d'arrêt. Le premier pour inscrire leur victoire sur le livre des ascensions, trouvé là-haut dans une boîte métallique - « J'ai noté l'heure et nos noms, par ordre alphabétique, au crayon. » Le second pour immortaliser leur exploit avec sa caméra, mais elle s'enrayera, gelée.

Il n'y a d'ailleurs que peu d'images de cette épopée. « Les derniers jours furent tellement difficiles, on luttait pour notre survie, alors les photos... » L'appareil et du matériel étaient restés au camp II. « J'y suis remonté, seul, pour les récupérer. Je devais bien ça à mes compagnons blessés, moi j'étais indemne, je me sentais gêné. »

Ses amis sont restés à l'hôpital militaire de Mendoza jusqu'au 15 juin - « Je ne les ai pas quittés et toute la ville a défilé pour les saluer. Les Argentins ont été formidables. Et la Transat aussi, qui nous a fait crédit pour le billet de retour. » Le 2 juillet 1954, la France les accueillait en héros. Et après ? « Après ? J'ai repris mon boulot, il fallait bien rembourser mon billet. Mais le CE de la Sécu m'a fait cadeau de mon emprunt. » S'il pouvait remonter le temps, « je repartirais tout de suite ! » conclut Robert Paragot, 88 ans. ■

(1) Paragot-Bérardini, Vingt ans de cordée (Arthaud). Lire aussi Sophie Cuenot et Robert Paragot, Paris camp de base (Guérin).



Aconcagua

■ Cordoba
□ Mendoza
Santiago
Buenos Aires

ARGENTINE

OCEAN PACIFIQUE
OCEAN ATLANTIQUE

BRÉSIL
PARAGUAY
URUGUAY

400 km

Bio EXPRESS

1927
Naissance à Bullion (Yvelines).

1948
Découvre l'escalade à Fontainebleau.

1950
Premières courses dans le massif du Mont-Blanc.

1954
Face sud de l'Aconcagua.



1955

Première de la face nord du Grand Capucin (3 838 m), avec Lucien Bérardini.

1966

Face nord du Huascarán (6 768 m), au Pérou.

1971

Pilier ouest du Makalu (8 463 m), à la frontière tibéto-népalaise. Decoré de la Légion d'honneur au retour par le président Pompidou.

1997

Président de la Fédération française de la montagne et de l'escalade (FFME).

2012

Lauréat du Piolet d'or pour sa carrière d'alpiniste.

2014

Élu «Gloire du sport» par le Comité national olympique.

RETROUVEZ DEMAIN :

1982, Christine Janin, première Française à l'Everest



La face sud de l'Aconcagua – point culminant de la cordillère des Andes avec ses 6962 mètres – vue depuis l'entrée du Parc de la province de Mendoza. P. WIDLING/DESIGN PICS/CORBIS